NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

114 N° 6 1992

Claude La Colombière. Le sens d'une canonisation

Édouard GLOTIN (s.j.)

p. 816 - 838

https://www.nrt.be/fr/articles/claude-la-colombiere-le-sens-d-une-canonisation-195

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Claude La Colombière
Le sens d'une canonisation[1]

La guérison miraculeuse qui, après plus de trois siècles d'attente, a autorisé la canonisation du 31 mai dernier est significative[2]. D'abord parce qu'elle porte indubitablement la signature du nouveau saint : le 25 février 1990, en rendant subitement la santé à John A. Houle, le jésuite a guéri un jésuite, l'ex-prisonnier de Londres un rescapé des geôles de Mao, le phtisique incurable de Paray-le-Monial un poitrinaire au stade final de sa maladie. De plus, c'est au

---

1. Texte retouché d'une conférence inédite donnée aux Directeurs diocésains de l'Apostolat de la Prière. Les références insérées dans le texte et dans les notes sont indiquées par les sigles suivants :
A : MARGUERITE-MARIE, *Autobiographie* (le chiffre indique le paragraphe dans la numérotation standard des éditions françaises de *Vie et œuvres (VO)* à partir de la 3e édition).
ARSI : *Acta Romana Societatis Iesu.*
B : A. RAVIER, *Bienheureux Claude La Colombière*, Paray-le-Monial, Maison La Colombière, 1982.
ES : CLAUDE LA COLOMBIÈRE, *Écrits spirituels*, coll. Christus, Paris, DDB, 1962 (2e éd. augm. 1982).
Ex : IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels* (numérotation standard).
G : G. GUITTON, S.J., *Le Bienheureux Claude La Colombière.* Son milieu et son temps, Lyon-Paris, Vitte, 1942.
HA : PIE XII, Encyclique *Haurietis aquas*, 1956 ; *DC* 53 (1956) 709-742 (le chiffre indique l'alinéa).
JP : JEAN-PAUL II, *Allocution à l'Apostolat de la Prière*, dans *Prier et servir* (1985) 256-259 (le chiffre indique le paragraphe).
L : *Lettres* du saint (numérotation d'*OC* VI).
OC : CLAUDE LA COLOMBIÈRE, *Œuvres complètes*, Préface et notes de P. CHARRIER, Grenoble, Imprimerie Notre-Dame, 1901-1906, 6 tomes (le premier chiffre indique le tome, le second la page).
PS : *Prier et servir.* Bulletin trimestriel de la Direction internationale de l'Apostolat de la Prière, Roma, Curia generalicia S.I.
R : CLAUDE LA COLOMBIÈRE, *Retraites spirituelles* (le chiffre indique le paragraphe selon la numérotation normalisée des éditions françaises modernes ; cf. *ES*).
VO : Sainte MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, *Vie et œuvres*, 4e éd., Paris, de Gigord, 1920, 3 tomes (le premier chiffre indique le tome, le second la page).
2. Le 21 décembre 1991, le Pape Jean-Paul II reconnaissait la guérison miraculeuse d'un jésuite américain, ancien missionnaire de Chine. Atteint d'une forme incurable de dégénérescence pulmonaire, le moribond recevait, le vendredi après-midi 23 février 1990, de la main de son supérieur, Francis Parrish, l'application sur le front d'une relique du Bienheureux. Le dimanche matin, il se produisait une soudaine amélioration, médicalement inexplicable, qui révéla en début de semaine une guérison totale radiographiquement contrôlée. Seuls les poumons furent guéris ; le septuagénaire garde une infirmité dorsale, séquelle de son emprisonnement !

début de l'année tricentenaire de la mort de sainte Marguerite-Marie que l'application d'une relique du futur saint, le huitième jour après sa fête, s'est avérée enfin efficace : preuve que Jésus continue d'« unir » et d'« abîmer » dans l'« ardente fournaise » de son « sacré Cœur » le cœur de la visitandine et celui du jésuite « pour toujours » (*A* 82). Enfin, le miracle récompense la foi toute simple d'un Directeur diocésain de l'*Apostelship of Prayer*, qui crut en la puissance d'intercession de celui qui peut être considéré, par-delà Gautrelet, comme le véritable initiateur de l'Apostolat de la Prière.

Bref, quand on le soumet à la critique interne, le miracle du *Santa Teresita Hospital* porte la marque spécifique de son auteur. Comme on le verra, le style personnel de Claude La Colombière se caractérise en effet par ce qu'on pourrait appeler sa *lucide perfection d'exécution*[3] : si, selon le mot de Nadal, l'esprit de la Compagnie de Jésus est « une certaine clarté », alors Claude est bien le type achevé du « parfait jésuite » (*E* 84), qu'il s'était fixé résolument de devenir avec la grâce de Dieu. À son exemple, c'est à un effort de lucidité réfléchie que l'on va s'astreindre ici pour restituer le parcours exemplaire qui fut le sien depuis son entrée au noviciat de la Compagnie, en Avignon, le 25 octobre 1658.

Afin de rendre immédiatement sensible la logique interne de sa biographie, j'en déploierai les articulations majeures en les regroupant successivement sous cinq rubriques commodes : d'abord l'*humaniste*, puis le *spirituel* et le *saint*, ensuite ce que j'appellerai, on verra pourquoi, le *« fondateur »*, enfin l'*intercesseur*, c'est-à-dire le Compagnon qui, pour trois motifs précis, qui seront énumérés en finale, semble témoigner, comme il vient de le montrer en Californie, un amour de prédilection pour ce « trésor précieux du cœur du pape et du Cœur du Christ » (*JP* 6) qu'est l'Apostolat de la Prière.

I. - L'humaniste

Né le 2 février 1641 à une quinzaine de kilomètres au sud de Lyon, Claude était, comme Marguerite-Marie, fils de notaire[4] ; à ce titre, son père Bertrand n'avait plus droit à la qualité nobiliaire attestée ce-

3. La source en était une grâce d'extrême vigilance sur lui-même qui constituait chez lui un véritable charisme : « Il avait l'œil à tous les mouvements de son cœur » (La Pesse ; *OC* I, VI). D'où la remarque de Guitton introductive à sa biographie de Claude : « Ici... nous pouvons suivre, comme au microscope, comment on se fait saint » (*G* 11).

4. La famille possédait héréditairement la charge de «notaire et procureur d'office à la cour du marquisat de Saint-Symphorien» (Charrier) et jouissait de «grands biens» (Notice nécrologique de Marguerite-Elisabeth La Colombière, visitandine).

pendant pour sa famille dès le XIV[e] siècle, au temps de son lointain ancêtre chalonnais, Gaude de la Colombière, chancelier du duc de Bourgogne[5]. Le futur jésuite devait son prénom à l'aristocratique parrainage qu'il avait reçu à son baptême en la personne du comte Claude de Montléans, gouverneur de l'antique cité de Vienne, sur le Rhône, où la famille s'établira en 1650. Élève des jésuites, puis scolastique de la Compagnie, il sera déclaré dès ses premiers ministères « brillant en lettres et en rhétorique » (1672), « excellent en philosophie, en théologie et en lettres » (1674-1675)[6]. Il avait certes d'« heureuses dispositions », mais « on ne manqua pas de cultiver un si riche fonds avec de grands soins »[7]: son père en effet avait confié l'éducation de son adolescent aux savants jésuites du collège lyonnais de la Trinité, « l'un des plus renommés de la chrétienté »[8] (1653-1658) ; et, plus tard, le P. Général en personne sélectionnera le jeune « régent » d'Avignon pour faire sa théologie dans le brillant Paris de Racine, Molière et Bossuet (1666-1670). C'est alors que, selon un document tardif contesté, son talent l'aurait désigné pour s'y acquitter en même temps du préceptorat des deux fils de Colbert[9].

Quelques mois plus tôt, juste avant que le tout jeune professeur d'humanités ne quitte Avignon, son éloquence précoce[10] lui avait valu d'être mis au nombre des panégyristes de la canonisation de saint François de Sales (5 juin 1666). À la différence de son contemporain Bourdaloue (1632-1703), ses classiques sermons de Londres ne figureront peut-être jamais dans les manuels de littérature française : c'est qu'« il a peu prêché dans les chaires de nos provinces et celle qu'il a occupée à la cour (d'Angleterre) ne pouvait pas lui fournir cette foule d'auditeurs qu'il méritait et qui fait d'ordinaire la vogue aux prédicateurs »[11]. L'auteur de ces lignes, le P. de la Pesse,

---

5. Faut-il dire « La Colombière » ou « de la Colombière », les catalogues jésuites du temps témoignant alternativement des deux usages ? Sans doute vaut-il mieux suivre la graphie des premiers éditeurs, qui, eux, n'utilisent pas la particule. Voir la discussion en *G* 28-29, spécialement la note 1.
6. « Eximius in humanitatibus et rhetorica », « egregius in philosophia, theologia et humanitatibus ». Informations triennales conservées dans les archives de la Curie généralice. La première *informatio* est de François de la Chaize.
7. La Pesse ; *OC* I, II.
8. Pouzet ; *B* 13.
9. Correspondance du Président Dugas et de son cousin François Bottu de Saint-Fonds entre 1711 et 1739. La lettre du 30.10.1738, donc 68 ans après les faits, conte la disgrâce qu'aurait finalement encourue le jeune prêtre ; voir la discussion en *G* 97-104.
10. «Talentum ad docendum et concionandum», Informatio du Provincial en 1665.
11. *OC* I, I. « Ses grandes occupations ne lui ont pas permis de leur donner toutes les grâces dont il était capable de les embellir et de les mettre dans cette perfection où il pouvait les porter » (*OC* I, XXXI).

avait connu de près La Colombière durant sa dernière maladie ; or, sa providentielle[12] préface aux *Sermons prêchés devant son Altesse royale* la duchesse d'York s'attachera à prouver « qu'il était un des hommes du royaume qui entendait le mieux notre langue », et elle en tracera le seul portrait contemporain que nous possédions, celui d'« un parfait religieux », qui était en même temps le type même de l'« honnête homme » au sens du XVII[e] français (*OC* I, p.IV). J'ajoute que par chance nous sont parvenues trois longues dissertations latines du jeune rhétoricien sur l'éloquence des Anciens et des Modernes[13], ainsi qu'une lettre polémique (*L* 9) qui incita naguère Henri Bremond à proposer de canoniser en Claude le patron des critiques littéraires[14].

Contrairement à une opinion répandue, les milieux où la spiritualité populaire du Sacré-Cœur a pris naissance ont été des foyers de haute culture. Dès la fin du XIII[e] siècle, l'expérience mystique de Mechtilde et Gertrude — la première à s'inscrire entièrement sous le signe du Cœur de Jésus — prit naissance dans une abbaye bénédictine de copistes de manuscrits aussi habiles à manier le grec et le latin classiques que versées dans la connaissance de l'Écriture et des Pères. Et ce n'est pas un hasard si, au XVII[e] siècle, cet héritage médiéval devait passer entre les mains des deux derniers nés des grands Ordres religieux, la Visitation et la Compagnie de Jésus. Le nom de Marguerite-Marie s'encadre ainsi entre celui de deux humanistes accomplis, François de Sales et Claude La Colombière. À travers eux, la dévotion moderne au Sacré-Cœur s'insérait de plein droit, selon la dynamique lancée par Ignace de Loyola, dans l'élan culturel du Grand Siècle. On en déduira aisément la tâche d'inculturation à laquelle la théologie du Cœur de Jésus se trouve aujourd'hui confrontée du fait des grandes mutations en cours : comme on va pouvoir en juger, la manière de Claude demeure ici suggestive.

---

12. Constituant l'unique biographie d'époque, l'existence d'une telle pièce s'avérera en effet, selon les règles édictées par Benoît XIV, indispensable à un procès de béatification entrepris seulement en 1874, plus d'un siècle après la disparition des derniers témoins oculaires (cf. Archives de la chapelle La Colombière à Paray-le-Monial).

13. *Prolusiones oratoriae*, *OC* V, 443-519.

14. H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. VI, Paris, Bloud et Gay, 1922, p. 405. La très prochaine réédition des lettres de La Colombière va exhumer une censure inédite du professeur de la Trinité sur un curieux ouvrage du jésuite varois François Rigordi : elle confirme l'exigence de la forme et l'horreur de la prolixité qui caractérisait son tempérament littéraire.

II. - Le spirituel

Nommé au Collège de la Trinité, dès la fin de ses études parisiennes, le jeune prêtre y fut appliqué trois ans à l'enseignement de la rhétorique (1670-1673). Mais, quand le P. François de la Chaize (1624-1709)[15] eut été placé, en septembre 1671, à la tête du prestigieux établissement, il eut vite l'occasion d'apprécier le métier oratoire dont faisait preuve son jeune professeur[16], peut-être à l'occasion d'un nouveau panégyrique délivré pour la canonisation de saint François de Borgia[17]; et, dès la rentrée scolaire de 1673, nous trouvons Claude déchargé pour toujours de l'enseignement et député à la mission de « prédicateur en l'église (du collège) », que fréquentait la société lyonnaise. De l'unique année qu'il passa dans cette charge datent au moins six sermons (*G* 133) : premières traces certaines d'une écriture spirituelle qui sera abondante à partir de la période londonienne. Dans l'édition des *Œuvres complètes*, réalisée en 1901, les 79 prédications conservées, la plupart tenues dans la chapelle du palais Saint-James, occupent quatre grands volumes. Le tome 5 rassemble des esquisses oratoires, en tête desquelles figurent les émouvantes contemplations ignatiennes de la Passion, qu'il improvisa les vendredis de Carême en présence d'un auditoire de cour plus restreint[18]. Enfin le dernier tome regroupe, outre le célèbre volume des *Retraites spirituelles*, 148 lettres intéressantes, la plupart de direction, dont la réédition partielle[19] va permettre à un large public d'accéder à une connaissance plus complète de la spiritualité du nouveau saint[20].

Par contre, nul n'envisage pour l'heure de remettre sur le marché, fût-ce sous une présentation critique, la masse des sermons. La Colombière était, si l'on peut dire, trop bien « inculturé » à son siècle pour que sa production oratoire n'en conserve des rides, que seuls les gens cultivés sont à même d'excuser. Il est vrai que certaines pièces, tel le sermon *De la conscience* (*OC* IV, 45-67), sont de purs

15. Le futur confesseur de Louis XIV.
16. « Aptus ad concionandum », *Informatio* de la Chaize, 1672.
17. *OC* II, 487 ; cf. *G* 134, n. 1.
18. Il devait y figurer une plus grande proportion de femmes.
19. À paraître aux Éditions DDB.
20. Première édition, 1715. L'Espagne et l'Angleterre, en avance sur la France, possèdent leur traduction moderne de ces lettres : l'édition castillane d'Igartua ajoute une 149e pièce découverte après 1901 (*Carta* 81). L'une des plus anciennes conservées, cette lettre du 4 novembre 1675 a été pour la première fois produite par P. CHARRIER, *Histoire du V. Père Claude de la Colombière*, Paris, 1904, p. 116-118, qui ne cite pas ses sources.

joyaux et qu'en maints passages, la peinture de mœurs ou l'analyse psychologique ne laissent rien à envier aux grands moralistes du XVII[e] siècle. Mais l'augustinisme pessimiste, qui avait imprégné la Réforme et dont le jansénisme devait représenter la pointe, marque la théologie sous-jacente à cette prédication : produit typique d'un siècle que torturait la hantise du salut personnel, l'orateur du palais Saint-James optait pour la thèse, alors majoritaire, du petit nombre des élus (*Mt* 22, 14)[21]. D'où une dialectique quelque peu hermétique aux esprits d'aujourd'hui, du genre de celle-ci :

> C'est un article de foi qu'il y aura très peu de sauvés : l'Écriture en compare le nombre aux grappes qui restent sur le cep après que le vendangeur y a passé (*Is 17*, 6 vulg.) ; les Pères ont dit que ce serait beaucoup s'il en échappait trois ou quatre de cent mille[22]. — Cela est vrai. Mais de quoi vous mettez-vous en peine, pourvu que vous soyez de ces trois ou quatre[23] ?

Avec nos cervelles géométriques d'hommes du XX[e] siècle, nous traduisons spontanément : pourvu que je sois l'heureuse brebis, que m'importent les 99 autres ? Alors que, remise dans son contexte, la phrase rend le son authentiquement évangélique du : « Vous, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et n'y parviendront pas » (*Lc 13*, 24).

En fait, déclare André Ravier, « la position du Père La Colombière, à la prendre dans son ensemble, s'apparente d'assez près à celle que prit saint François de Sales après ses crises dramatiques de Paris et de Padoue » (*ES* 271). Sa façon de parler de la prédestination, et d'une manière générale de la grâce, est en tout cas exemplairement celle que recommandait Ignace dans ses Règles *Pour avoir le sens vrai que nous devons avoir dans l'Église militante* (*Ex* 366-369) : elle fait essentiellement appel au sentiment de la liberté qui habite l'homme. Mais surtout, dans la maïeutique personnelle de sa prédication, l'aporie se dénoue toujours, d'une façon cette fois très accessible à nos contemporains, dans une vue tonique de la miséricordieuse Providence de Dieu, qui ne prédestine jamais personne au mal :

---

21. *Réflexion chrétienne*, 36, *Des Élus* (*ES* 470-473) ; *Sermon* 56, *De la prédestination* (*OC* III, 425-448).
22. Cf. la sévère apostrophe de saint Jean Chrysostome au peuple d'Antioche : « Combien pensez-vous qu'il y en ait de sauvés dans notre ville. Ce que je vais dire est pénible... Parmi tant de milliers de personnes, il n'y en a pas cent qui arriveront à leur salut ; et encore ne suis-je pas sûr de ce nombre. Tant il y a de perversité dans la jeunesse, de négligence dans la vieillesse » (*PG* LX, 189 ; cf. *DTC* IV, 2, 2364-2365, art. *Élus*).
23. *De la Prédestination* (*OC* III, 436).

> C'est pourtant un article de foi que Dieu veut nous sauver tous (*1 Tm* 2, 4) et que nous pouvons tous nous sauver si nous le voulons (*ES* 473).

Et ailleurs, dans son habile sermon *De la prédestination* :

> Oui, je sais qu'il y a une *prédestination*, laquelle a devancé la naissance des plus gens de bien ; mai je sais aussi qu'il y a une *miséricorde*, qui les accompagne jusqu'à la mort... Ni la mort, ni la vie, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir (cf. *Rm 8*, 38) ne me feront jamais sortir de cette route par laquelle je suis très certain qu'on ne va point en enfer. Pour tout le reste, j'en laisse le soin à ce bon Maître qui me gouverne et qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même (*OC* III, 446).

Il terminait en invitant ses auditeurs à prier avec lui pour leur persévérance finale, disant entre autres au Seigneur :

> Il ne vous sera pas plus difficile, et j'ose dire qu'il ne vous sera pas moins *glorieux*, de donner à mon âme cette même solidité (*OC* III, 447).

Nous touchons ici au « fond de la pensée spirituelle... de La Colombière » (*ES* 272) : en notre vie comme en notre mort et jusque dans nos fautes les plus graves, mettre toute notre confiance à *glorifier* la Miséricorde divine.

> Si j'étais à votre place, écrivait-il à une Visitandine, voici comme je me consolerais. Je dirais à Dieu avec confiance : Seigneur, voici une âme qui est au monde pour exercer votre admirable miséricorde... Les autres vous *glorifient*, en faisant voir quelle est la force de votre grâce, par leur fidélité et par leur constance... Pour moi, je vous *glorifierai* en faisant connaître combien vous êtes bon envers les pécheurs, et que votre miséricorde est au-dessus de toute malice, que rien n'est capable de l'épuiser (*L* 96)[24].

Ainsi le désir ignatien de procurer à la Divine Majesté une gloire plus grande se colore d'une nuance tout à fait moderne qui perçait déjà dans la fameuse grande retraite de 1674, dont il sera question dans un instant. Suivant la ligne qui sera celle de la petite sainte Thé-

---

24. Adressée à une visitandine en danger de mort, la *Lettre* 72 est plus hardie encore : « La confiance qu'inspire l'innocence et la pureté de la vie ne donne pas... une fort grande *gloire* à Dieu, car est-ce donc tout ce que peut faire la miséricorde de notre Dieu que de sauver une âme sainte et qui ne l'a jamais offensé ? ... De toutes les confiances celle qui *honore* davantage le Seigneur, c'est celle d'un pécheur insigne, qui est si persuadé de la miséricorde infinie de Dieu que tous ses péchés ne lui paraissent que comme un atome en présence de cette miséricorde. »

rèse, Claude y avait reçu, dès la première semaine, « une très grande consolation » à penser qu'au dernier moment de sa vie, « plus le nombre (de mes péchés) sera grand, plus ils me paraîtront énormes, d'autant plus volontiers les lui [à la miséricorde divine] offrirai-je à consumer, parce que ce que je lui demanderai sera *d'autant plus digne d'elle* » (*R* 9) et, dès maintenant, Dieu « *se glorifiera* en me pardonnant » (*R* 6). Retenons cependant du prédicateur de Londres cette règle que « de peur d'entretenir les pécheurs dans l'impénitence » (*ES* 414), il convient, en maintes occasions, de ne traiter « qu'avec réserve » (*OC* IV, 147) de la patience divine. La scrupulosité du siècle dernier, à laquelle avait affaire une Thérèse de Lisieux, n'a-t-elle pas fait place aujourd'hui à ce libertinage contre lequel s'insurgeait Claude La Colombière avec la véhémence prophétique du pasteur qui se souvient de l'oracle divin : « Si tu n'avertis pas le méchant d'abandonner sa conduite mauvaise pour qu'il vive, dit Dieu, c'est lui le méchant qui mourra de son péché, mais c'est à toi que je demanderai compte de son sang (*Ez* 4, 18) »? Et, dans le contexte actuel de ce capitalisme triomphant qui engendre les « nouvelles pauvretés » déplorées par l'Église, résonne à nos oreilles le cri douloureux du prédicateur de la Cour ducale dénonçant, avec les accents d'Amos, le sort fait au Verbe incarné en la personne des miséreux : « Jésus-Christ souffre en des lieux pires que des étables ; vos chevaux, s'il m'est permis de le dire, sont incomparablement mieux que lui[25]. »

III. - Le saint

Pour qu'un candidat figure au palmarès de la sainteté, il faut prouver que les vertus théologales et morales, pratiquées par lui au degré héroïque jusqu'à sa mort, l'ont été sur une période relativement longue. En ce qui concerne La Colombière, la période qui se prête à cet examen embrasse la totalité de sa vie de profès, mais, vu sa mort prématurée à 41 ans, elle ne fut que de sept ans[26]. En se fiant aux propres aveux du saint, peut-on remonter de « trois ou quatre ans » (*R* 40) plus haut, en deçà de sa célèbre *élection* de novembre 1674, où il déclare s'être « tout de bon donné à Dieu » (*R* 40) ? Il est certes prouvé

25. *Deuxième méditation sur la Passion* (*ES* 194).

26. L'exemple de Jean Berchmans, pourtant non encore canonisé, frappait les esprits : n'avait-il pas passé cinq ans en tout dans la Compagnie « sans que sa conscience lui reprochât l'infraction d'aucune règle » ? (*R* 41). Influence similaire chez le V. Bernard de Hoyos, le jeune mystique jésuite, initiateur en 1733 de la dévotion au Cœur de Jésus en Espagne.

que le rectorat de La Chaize marqua une reprise de la régularité religieuse à la Trinité et que, dès lors, le jeune prêtre ne tarda pas à vivre « à peu près »[27] comme il devait le faire à partir de son héroïque vœu de grande retraite. Pourtant, à consulter les hagiographes, disons que c'est plutôt ce vœu qui, par son essence même, supplée ici aux années. Avec la lucidité qui le caractérise, Claude a conscience de cet effet supplétif, puisque, s'il s'engage, c'est « pour acquérir *tout d'un coup* le mérite d'une longue vie... et se mettre en état de ne pas appréhender que la mort vienne nous ravir les moyens de *glorifier Dieu davantage* »[28]. Hormis l'attention due à la dernière expression, qui confère encore une fois son caractère spécifiquement ignatien à la démarche de Claude, la place nous manque pour développer ici une théorie théologique du vœu comme « le meilleur moyen que l'homme ait en son pouvoir de se conformer à l'immutabilité divine »[29], comme aussi pour établir une comparaison avec le vœu de plus grande gloire du Cœur de Jésus que fit Marguerite-Marie à l'époque où elle venait d'être mise au courant de l'initiative de son défunt directeur[30]. On se bornera à deux remarques : premièrement, en émettant non le vœu thérésien du plus parfait comme tel, mais celui de la parfaite observation de ses règles, La Colombière se donnait le critère d'exécution reconnu le plus sûr : celui de l'obéissance[31], secondement, outre son vœu principal, Claude n'a cessé de se lier par de petits vœux complémentaires, persuadé, comme il le dit, que le vœu « engage Dieu à donner de plus forts secours dans l'occasion »[32]. Doctrine classique, plus actuelle que jamais, aujourd'hui où l'état des mœurs multiplie cette « occasion ».

Que la sainteté de La Colombière soit le fruit immédiat de la grâce du Troisième An, nous en avons la confirmation dans le témoignage de Marguerite-Marie. On sait les « grandes craintes » d'illusion où se trouvait la sainte au début de l'année 1675 et comment le Souverain de son âme, comme elle l'appelle, lui promit de l'en retirer : « Il m'enverrait son fidèle serviteur et parfait ami qui m'apprendrait à le connaître et à m'abandonner à lui sans plus de résistance[33]. » Les

---

27. *R* 41, *Considérations*, 5.
28. *R* 41, *Motifs*, 3.
29. *G* 191. Le vœu de La Colombière est étudié dans *DS*, art. *Parfait* (Vœu du plus parfait), t. 12, 1983, col. 229-233.
30. *Sentiments de ses retraites*, VI (*VO* 2, 199-206).
31. *DS*, art. *Parfait* (cité n. 29).
32. *R* 41, *Considérations*, 2.
33. Troisième lettre à Croiset (VO 2, 545); contrairement à un usage répandu, il convient de ne citer la phrase qu'au style indirect, comme le fait Marguerite-Marie in loco.

deux titres donnés ici sont à prendre rigoureusement au pied de la lettre : *fidèle serviteur*, c'est-à-dire fidèle dans le service, Claude l'est déclaré en vertu de son vœu, puisque le premier motif en fut de « s'imposer une nécessité indispensable... d'être fidèle à Dieu, même dans les plus petites choses »[34] ; et *parfait ami*, c'est-à-dire parfait en amitié, il le fut, semble-t-il[35], à partir du choix exclusif qu'il fit de l'amitié de Jésus quelques jours avant sa profession, obéissant au « commandement que, dit-il, vous me faites de n'avoir plus d'ami, pour pouvoir être le vôtre »[36]. On n'a pas assez remarqué qu'à ce renoncement à l'amitié humaine, ou plutôt à cette volonté de la spiritualiser à l'extrême, il avait été « porté » par une urgence intérieure « d'imiter cette *simplicité* de Dieu » dont traitait une contemplation d'Alvarez de Paz. Ainsi le « sacrifice de (son) cœur » (*R* 40), par lequel il inaugurait sa vie de profès, se consommait en un acte de pur amour qui « sera, comme l'Écriture dit de Dieu : *Sanctus, unicus et multiplex* »[37]. Il s'agissait pour lui d'accomplir en perfection, à l'égard du Dieu unique, le commandement du *Shema Israël*, tel qu'il l'avait formulé dans son vœu : « Être à Dieu sans réserve[38], pour détacher mon cœur de toutes les créatures, et l'aimer de toutes mes forces, du moins d'un amour effectif[39]. » Nulle sécheresse de cœur chez le jeune jésuite dans un tel détachement du créé. Ce *saint* amour, à la fois *unique* et *multiple*, loin de rétrécir le domaine de sa sensibilité, ouvrira bientôt un vaste champ à la fidélité de ses affections. Deux ans plus tard, il écrira d'Angleterre :

---

34. *R* 41, *Motifs*, 1.
35. C'était l'exégèse du P. ARRUPE, *Homélie aux supérieurs jésuites de France* (14.02.1981), dans *PS* (1992) 151.
36. *R* 117 ; cf. *L* 8, à propos de son frère Joseph : « Quand on a commencé à goûter Dieu comme il fait, il reste dans le cœur peu de place pour les créatures ; il en reste même peu dans le souvenir. Tout est occupé, car c'est lui qui remplit tout. »
37. « Saint, unique et multiple » ; toutes les citations sont ici de *R* 117.
38. « Sans réserve » était la devise ancestrale des La Colombière (*B* 5). Mais « l'état d'une âme qui n'a plus de réserve pour Dieu » lui fera « peur longtemps » (*R* 136) : même si il a abordé la grande retraite de 1674 « sans aucune attache », dit-il, « qui me fasse appréhender d'être à Dieu sans réserve » (*R* 1), ce n'est qu'à la fin de la retraite annuelle de 1677 qu'il déclarera que cet état commence à lui plaire (*R* 136). Encore ajoute-t-il : « Je me surprends souvent dans des sentiments opposés à ce délaissement entier. » Et trois mois plus tard, il écrit encore : « Dans le dernier billet de la Sœur Alacoque, il me semble que j'ai tout compris, excepté ce dernier mot : *sans réserve*. Cela est d'une si grande étendue que je crains extrêmement que je ne remplisse point ce conseil » (*L* 25). Il enseignera cette donation *sans réserve* à ses dirigées (*L* 60, 63, 72, 95, 100, 103), c'est-à-dire la consécration du *cœur* : « Il faut être toute à Dieu, sans réserve, et appréhender, comme la mort, tous les *mouvements du cœur* qui ne vont pas droit à lui » (*L* 131).
39. *R* 41, *Motifs*, 7.

> Les liaisons qui sont en Jésus-Christ sont inaltérables... Il me semble que j'aime tous les jours davantage mes amis : toute la cour ne saurait les effacer de mon esprit ni de mon cœur, et je me souviens tous les jours à l'autel de tels et de telles qui auraient sujet de croire que je les ai oubliés (*L* 96).

« Son sérieux grave et modeste », témoignera d'ailleurs La Pesse, « n'avait rien de farouche et de rebutant » (*OC* I, p.IV). Et pourtant « la plus grande abnégation de soi-même » (*R* 41, 7), à laquelle il s'était, comme pour le reste, engagé sous peine « de commettre un péché grief »[40], était radicale ; en fin d'Exercices, contemplant le mystère de l'Ascension, il avait formulé son idéal de liberté du cœur en la manière suivante : « Vivre entre le ciel et la terre, sans jouir ni des plaisirs d'ici-bas, ni de ceux du paradis, dans un *détachement universel*, n'étant lié qu'à (Dieu) seul, qu'on trouve partout[41]. » La formule prend aujourd'hui du relief, dès lors que c'est précisément au temps liturgique de l'Ascension[42], le dimanche 31 mai, que Claude a été canonisé.

La lucide perfection d'exécution avec laquelle La Colombière, la grande retraite terminée, persévéra dans « la résolution » prise « de se faire un saint » (*R* 77) anticipe sur celle de Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme s'il entrait dans le dessein du ciel que notre siècle s'encadrât entre leurs deux canonisations. Comme Thérèse, Claude avait, en 1674, pris la décision irréversible non seulement de tendre à la sainteté, mais d'y parvenir, moyennant un véritable « miracle » de la grâce (*R* 64). Comme elle, à la veille de cette résolution, il passa par des alternatives de « désespoir » (*R* 36) et d'espérance de « parvenir au degré de sainteté que, dit-il, demande ma vocation » (*R* 39). C'est pourquoi, au moment de la confirmation de l'élection, en troisième semaine, « un grand sentiment » le poussera à tenter de « fléchir » Dieu au nom de la « somme » de douleurs que Jésus-Christ a endurées pour le sauver, lui : « Père éternel..., permettez-moi de

---

40. *R* 41, *Considérations*, 2 ; cf. *Motifs*, 6 : « sous peine de damnation éternelle ».
41. *R* 70 ; cf. *L* 13 : « C'est un si grand bien de ne posséder plus que Dieu et d'être privé de tous les plaisirs qu'on peut goûter hors de lui. »
42. C'est le jour même de l'Ascension, le 13 mai 1920, que Marguerite-Marie fut canonisée et que Bernard de Hoyos, le 14 mai 1733, avait reçu la Grande Promesse pour l'Espagne. Nous sommes par le fait même invités à creuser le rapport de ce mystère à celui de la *glorification* du Cœur de Jésus : « Vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint », disait La Colombière s'adressant expressément au « Sacré Cœur de Jésus » (*R* 152).

vous le dire », s'écrie-t-il hardiment, « il semble que vous ne m'ayez pas encore donné des grâces qui répondent à ce prix » (*R* 65).

Avec la même lucidité, deux ans à peine plus tard, durant sa retraite londonienne du début février 1677, le saint témoigne que ces grâces de prix, il a commencé déjà de les recevoir abondamment. En 1674, ce caractère délicat, mais qui n'a rien d'un scrupuleux[43], avait prévu qu'à ne s'appuyer ni sur sa résolution, ni sur ses propres forces, mais sur la bonté et la grâce de Dieu[44], son vœu allait le faire « entrer dans le royaume de la liberté et de la paix »[45], et effectivement, en 1677, il ressent « une grande joie de (se) voir ainsi engagé par mille chaînes à faire la volonté de Dieu » et c'est de tout son cœur qu'il renouvelle ces engagements (*R* 131). La pleine maturité spirituelle à laquelle il a maintenant accédé se reconnaît à trois signes qu'il énumère successivement : 1°. Chez ce religieux qui montrait tant d'« adresse » et de « grâce à toutes choses »[46] s'est dissipée la *crainte* de sa « propre faiblesse » et de sa « défiance » même[47] et il éprouve maintenant le « miracle » de se trouver enfin libre de cette appréhension paralysante de la « vaine gloire » (*R* 124), dont on sait qu'elle avait été le grand combat de son Troisième An ; 2°. Il en résulte que le jeune profès n'appréhende plus « les pièges de la vie active » et qu'au plus intime de lui-même sa vocation de jésuite le « porte à travailler au salut et à la sanctification des âmes » : « Il me semble que je n'aime la vie que pour cela..., que je ne cherche plus que des âmes » (*R* 123-124) ; 3°.

---

43. Nous ne croyons pas que La Colombière ait été naturellement « porté au scrupule » (*ES* 82, n. 2), même si dans les débuts de sa réforme intérieure il connut évidemment une période de tension intérieure, que reflètent les *informationes* de 1672 *(vergens ad biliomelancholicam)* et 1675 *(melancholica)* : « Aucun fond de tristesse », dit Guitton ; « mais, tendu sur le travail de sa perfection, rien d'étonnant (pour cette époque de conversion) qu'il parût concentré... Les années suivantes (dans les *informationes*), du *melancholica* il n'est plus question » (*G* 188, avec la n. 2). S'il eût été scrupuleux, son directeur expérimenté du Troisième An l'aurait-il jamais autorisé à se lier par un vœu d'une telle minutie ?

44. *R* 41, *Considérations* 7. Il expérimente ce que Jean XXIII aurait dit du psaume 118 (trois fois cité dans le projet de vœu) : c'est le psaume de l'amour. Sans doute parce que c'est celui de la fidélité (et aussi le seul qui, au long de si longues pages, s'exprime en *je* et *Tu*).

45. *R* 41, *Considérations*, 13. La Pesse interprète ainsi les notes de Claude : « Après (son vœu), il ne se sentit point plus gêné qu'auparavant et *il n'eut jamais de scrupule* sur l'observation des lois rigoureuses qu'il s'était faites » (*OC* I, XXI).

46. La Pesse, *OC* I, II.

47. *R* 133. Le sermon *De la confiance en Dieu*, dont on a tiré le célèbre *Acte de confiance* (*OC* IV, 215), est dérivé de l'expérience vécue par le saint à la fin de sa retraite de Londres : « Ce huitième jour, il me semble que j'ai trouvé un grand trésor, si j'en sais faire mon profit ; c'est une ferme confiance en Dieu, fondée sur sa bonté infinie, sur l'expérience que j'ai qu'il ne nous manque point dans nos besoins. »

Il sent que le moment est venu de s'employer à franchir ce qu'il avait lucidement pressenti en 1674 comme étant le troisième « pas » de la sainteté (*R* 17) — auquel il peut maintenant donner son nom : le *délaissement entier* (*R* 136, 147) ou *l'oubli parfait de soi-même* (*R* 126) — « pour ne chercher (en vrai jésuite) que la pure gloire de Dieu »[48]. Voulant maintenant tâcher « d'y parvenir avec la grâce de Dieu »[49], il en fera alors, au « Sacré-Cœur de Jésus », la demande bien connue qui clôt, dans l'édition princeps de 1684, le journal des Retraites[50]. Mais, pour qu'il s'y enhardisse, il aura fallu « le conseil » exprès[51] de celle dont il est temps d'évoquer la rencontre.

IV. - Le « fondateur »

Pourquoi plaçons-nous sous un tel titre, certes analogique, l'histoire des relations privilégiées qui unirent, à partir de l'hiver 1675, le nouveau profès à la jeune visitandine ? La raison en est simple. Lors du procès de béatification, on obtint de Pie XI pour notre saint la dispense du quatrième miracle qui s'accordait en principe aux seuls *fondateurs* d'Instituts religieux[52]. Le motif allégué était la qualité du témoignage[53] que Marguerite-Marie avait rendu, « de vive voix et par écrit », à celui qui avait été avec elle à l'origine de cette sorte de *miracle* permanent que constitue, aux yeux de l'Église du XX^e^ siècle

48. *R* 143 ; on comparera les formules de *R* 143 avec celles de *R* 17 et l'on verra que le saint est parvenu en 1677 au seuil de ce « troisième pas » de la maturité spirituelle, qu'il avait clairement entrevu en 1674.
49. *R* 136 ; sur la difficulté d'un tel succès, cf. *infra* n. 80.
50. Tout ce qu'on vient de dire atteste clairement que l'*Offrande* fut effectivement composée durant cette retraite de Londres. Du moins, son dernier paragraphe (que souvent l'on intitule abusivement « offrande », alors qu'il n'est que la prière conclusive qui suit l'offrande). D'autres arguments que nous ne pouvons développer ici insinuent cependant que c'est bien *toute* l'offrande qui date de cette période (voir à la fin du présent article notre conclusion sur la *protestation* qui la constitue).
51. « Le sentiment le plus ordinaire que j'ai eu (dans cette retraite) a été un désir de *me délaisser* et de *m'oublier moi-même entièrement*, selon le conseil qui m'en a été donné de la part de Dieu, comme je le crois, par la personne dont Dieu s'est servi pour me faire beaucoup de grâces » (*R* 136).
52. *Decretum de dispensatione a quarto miraculo*, 18 mai 1927 : « Venerabilis enim hic Dei servus, quamvis non sit Ordinis vel Congregationis religiosae *Fundator*, tamen cultus erga Sacratissimum Cor Iesu exstitit strenuus defensor et propugnator, una cum S. Margarita Maria Alacoque, quae de ejus virtutibus optimum dedit testimonium voce et scripto » (*Acta Sanctae Sedis de beatificatione B. Claudii de la Colombière*, 16 iunii 1929, Rome, Curie généralice S.J., 1929, p. 10).
53. Le Promoteur de la Foi, le futur Cardinal Salotti, s'inclina devant « le témoignage si fortement appuyé que Marguerite-Marie a si souvent rendu à la sainteté de son directeur spirituel » (*G* 675).

(cf. *HA* 1 et 2), le formidable succès rencontré, en dépit d'oppositions séculaires, par le culte du Cœur de Jésus.

Bien entendu, chez un homme aussi pénétré de la culture de son siècle que l'était Claude La Colombière, les traits de la spiritualité du Cœur de Jésus sont déjà présents avant la rencontre avec Marguerite-Marie. D'abord la réparation de l'ingratitude personnelle à l'égard du Sauveur (*R* 40) : la volonté de « réparer les irrégularités passées » lui était apparue comme le motif le plus pressant de son vœu[54] et l'avait touché d'autant plus vivement qu'il avait conscience de prononcer celui-ci à l'âge symbolique de 33 ans (*R* 40). Cette volonté avait été récompensée, une fois le vœu émis, par de brusques et abondantes effusions de larmes accompagnées de « grandes résolutions d'être meilleur jésuite » à l'avenir[55]. Puis, à la contemplation du Jardin des oliviers, il avait été « extrêmement touché » (*R* 55) par les *dispositions* des cœurs de Jésus et de Marie abîmés ensemble dans la douleur et le pardon (*R* 56). Dans un style que n'aurait pas désavoué Jean Eudes, il s'était alors écrié :

> Je veux que mon cœur ne soit désormais que dans celui de Jésus et de Marie, ou que celui de Jésus et de Marie soit dans le mien, afin qu'ils lui communiquent leurs *mouvements*, et qu'il ne s'agite, qu'il ne s'émeuve que conformément à l'impression qu'il recevra de ces cœurs (*R* 57).

Cœur, réparation, dispositions, mouvements : qu'on relise la rédaction que, deux ans plus tard, le saint fera de sa célèbre *Offrande*, on constatera que les principaux concepts de celle-ci lui étaient donc déjà familiers avant qu'aux confessions des Quatre-Temps de mars 1675, il ne communie à l'âme de l'humble voyante de Paray.

La célèbre vision des « trois cœurs » (*A* 82), qui suivit leurs deux premiers entretiens, établit immédiatement le jésuite et la visitandine dans une « union » spirituelle de « frère et sœur » (*A* 82), où la réciprocité serait la règle[56], en sorte qu'ils apparaissent bien l'un et l'autre comme les *instruments* fondateurs, dont le Christ s'est servi pour promouvoir une forme spécifique du culte du Sacré-Cœur, celle précisément que privilégieront les encycliques modernes, *Haurietis aquas* incluse (*HA* 51). Selon la volonté expresse de son

---

54. *R* 41, *Motifs*, 4.

55. *R* 47. C'est la lecture de la vie de Jean Berchmans qui en est l'occasion ; cf. *supra* n. 26.

56. « Leurs colloques sont un modèle d'équilibre dans le conseil spirituel. Le Père La Colombière lui-même, dans les grandes épreuves, a reçu les avis éclairés de celle dont il était le conseiller » (JEAN-PAUL II, *Homélie au Monastère de Paray-le-Monial* (5.10.1986) dans *PS* (1992) 138.

« souverain Maître », Marguerite-Marie lui manifestera « tous les trésors et secrets de (ce) sacré Cœur » (*A* 80), dont elle allait bientôt être constituée l'« héritière » (*VO* 1, 408) ; à lui *personnellement* — et *par lui*, en la façon posthume que l'on sait, à toute la Compagnie de Jésus[57] — ils seraient découverts, « afin qu'il en fît connaître et en publiât le prix et l'utilité »[58]. À charge pour lui, nous l'avons dit[59], qu'il lui apprît à « connaître » Celui que pourtant elle semblait connaître infiniment mieux que lui et qu'il la fît s'« abandonner à Lui (Jésus) sans plus de résistance », comme il s'y était résolu lui-même par grâce mariale, le 8 décembre précédent (*R* 98). À son départ pour l'Angleterre, à la fin de l'été 1676, il lui laissa donc finalement « pour résolutions, ce peu de paroles qui contient beaucoup » :

> Il faut vous souvenir que Dieu demande tout de vous et qu'il ne demande rien. Il demande tout, parce qu'il veut régner sur vous et dans vous, comme dans un fonds qui est à lui en toutes manières, de sorte qu'il dispose de tout, que rien ne lui résiste, que tout plie, tout obéisse au moindre signe de sa volonté. Il ne demande rien de vous, parce qu'il veut tout faire en vous, sans que vous vous mêliez de rien, vous contentant d'être le sujet sur qui, en qui il agit, afin que *toute la gloire soit à lui* et que lui seul soit connu, loué et aimé éternellement (*VO* 1, 149).

S'appuyant sur Languet et la tradition du monastère, les biographes admettent communément que, le 21 juin 1675, le jésuite s'était uni à sa dirigée sinon dans un acte de consécration, du moins dans l'amende honorable demandée par le Seigneur[60] ; mais on ne sait pas de façon certaine si, dès la période parodienne, il s'enhardit en privé à témoigner de ce qu'il savait. En revanche, dès qu'il eut mis le pied en terre anglaise le 13 octobre 1676, il n'hésita plus : « Je l'ai déjà inspirée à bien des gens », écrit-il de la nouvelle dévotion en février 1677

---

57. Vision du 2 juillet 1688 (*VO* 2, 406) : « Ensuite, se tournant vers le bon Père de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit : 'Pour vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car... il est réservé aux Pères de votre Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur.' » Ainsi, la mission de la Compagnie se présente en quelque sorte comme une dérivation d'un charisme accordé personnellement au Bienheureux, ce que confirme à sa manière Marguerite-Marie : la part spéciale de la Compagnie aux grâces découlant de la nouvelle dévotion lui a été obtenue par « notre bon Père de la Colombière » (*VO* 2, 439).

58. *A* 82. On le voit, c'est du vivant même de son directeur que la sainte lui avait attesté ce charisme personnel, qui devait, le 2 juillet 1688, être étendu à la Compagnie entière.

59. Troisième lettre à Croiset (*VO* 2, 545) citée n. 33.

60. Voir la discussion en *G* 265-268 et *ES* 46-47.

dans son journal de retraite (*R* 134). Cette retraite est le document capital qui établit Claude dans son rôle d'instrument *cofondateur* : le lecteur en retire l'impression que le directeur de conscience, lorsqu'il s'agit de sa propre vie spirituelle, s'y laisse en toute occasion guider, sans la moindre réticence, par les avis surnaturels de sa dirigée, à laquelle il se réfère constamment ; mais, dans le dessein divin, ce crédit aveugle, auquel il s'était lucidement résolu, aura un jour la valeur d'une caution posthume qu'il accorde à la sainte, puisque c'est précisément la lecture publique de cette retraite de Londres qui[61] retournera, en 1685, l'opinion du monastère en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur. La critique interne du texte de son *Offrande au Cœur sacré de Jésus-Christ* (*R* 150-152) suggère que c'est bien durant ces Exercices qu'elle fut écrite et que les *Méditations sur la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ* (*ES* 177-236) commencèrent d'être prêchées durant les vendredis du Carême suivant. Quiconque veut se faire une idée de la façon dont le prédicateur de la chapelle ducale concevait le Sacré-Cœur doit lire au moins les six premières de ces sortes de contemplations ignatiennes[62] : rédigées en trois points, comme celles de La Puente, elles traitent de six vertus du Cœur de Jésus, dont cinq figuraient dans l'*Offrande*[63]. Typiques de l'exégèse implicite que Claude donne du message de Paray, elles le ressourcent d'instinct au récit évangélique. On retire de leur lecture l'impression qu'eut à la Toussaint 1678 le futur martyr franciscain saint John Wall (1620-1679)[64] admis à célébrer à l'autel du Sacré-Cœur érigé par le P. La Colombière dans sa chapelle privée de Saint-James :

> J'avais auparavant entendu parler déjà du fameux jésuite. Je m'attendais bien à rencontrer un homme profondément versé dans la science du divin amour. Mais quand je fus en sa présence, je crus avoir affaire à l'Apôtre saint Jean revenu sur terre pour rallumer cet amour au feu du Cœur de Jésus. Sa calme et belle attitude me parut tout à fait celle que devait avoir le disciple bien-aimé au pied de la Croix,

---

61. Déposition de la sœur de Farges au procès de 1715 (*VO* 1, 537). Hamon place cette lecture au début de l'année, mais Guitton et Ravier pensent avec raison qu'elle ne put avoir lieu avant l'été.

62. Ces six contemplations paraîtront, conjointement avec l'*Offrande* et un extrait du premier sermon sur la Passion, en une plaquette hors-commerce (Maison La Colombière, F-71600 Paray-le-Monial).

63. La sixième vertu, *Du mépris... du monde*, renvoie à un thème d'époque sur lequel, selon la méthode de Le Gaudier (cf. *RAM* 6 [1925] 48-51), Claude avait médité durant la Grande Retraite (*R* 48).

64. Canonisé par Paul VI en 1970.

quand la lance perça le côté de son Maître et révéla le tabernacle de son ardente charité[65].

V. - L'intercesseur

Il y a dix ans, le P. Paolo Dezza, délégué du Saint-Père à la direction intérimaire de la Compagnie de Jésus, confiait à l'Apostolat de la Prière « le souci spécial de faire avancer la cause (du Bienheureux Claude) en (le) faisant plus largement connaître et en promouvant la dévotion envers lui »[66]. Maintenant que ces efforts ont été couronnés de succès, il convient donc, pour terminer, d'exposer brièvement les trois motifs, annoncés plus haut, pour lesquels l'Apostolat de la Prière peut trouver dans le nouveau saint le meilleur des intercesseurs et le modèle de son action pastorale.

Nul n'ignore que la première intuition de l'Apostolat de la Prière remonte à ce 3 décembre 1844 où le P. Gautrelet fit sa fameuse exhortation aux scolastiques de Vals. Or, au sortir de sa grande retraite, précisément « le jour de saint François-Xavier » (*R* 87), le futur prédicateur de Londres traçait, dès 1674, ces lignes qui en font un inattendu précurseur de l'intuition de 1844 :

> Il y a cent occasions de porter les hommes à Dieu, et souvent on y réussit mieux que par la prédication (*R* 87). Nous le pouvons par l'exemple (*R* 88). Nous le pouvons par nos prières et par nos bonnes œuvres. La prédication est inutile sans la grâce ; et la grâce ne s'obtient que par les prières. Saint Xavier commençait toujours par là ; témoin, ce carême qu'il passa dans de si horribles austérités qu'il en fut malade un mois durant, pour obtenir la conversion de trois soldats qui vivaient dans le désordre (*R* 89).

Et Claude anticipait déjà sur l'idée-force de la préface que donnerait un jour Ramière à son livre-programme *L'apostolat de la Prière*, en ajoutant : « S'il y a si peu de conversions parmi les chrétiens, c'est qu'il y a peu de personnes qui prient, quoiqu'il y en ait beaucoup qui prêchent » (*R* 89).

---

65. *G* 446-448. Le prédicateur de Londres avait une dévotion personnelle à saint Jean, comme en témoigne sa *Réflexion chrétienne*, 39, *De saint Jean, l'ami de Jésus-Christ* (*ES* 484-488). C'est de ce texte qu'est extraite l'élévation, souvent publiée en feuillets, sur *Jésus, l'unique ami* : Claude voyait en Jean le modèle du « parfait ami » de Jésus, qu'il avait résolu d'être par le renoncement à toute autre amitié humaine. D'instinct, John avait saisi cette pureté des relations qui unissaient Claude au cœur de son Maître.

66. *Le III^e centenaire de la mort du B. Claude La Colombière.* À tous les supérieurs majeurs (26.01.1982), dans *ARSI* 18 (1982) 759.

Le second motif de l'intérêt particulier que revêt pour l'Œuvre internationale la spiritualité de La Colombière découle du charisme ignatien de sa pédagogie spirituelle. Comme le déclarait aux jésuites le P. Kolvenbach le 2 juillet 1988 : « (Ignace) ouvre grandement notre cœur au cœur de Dieu pour une *'redamatio'*[67] *réparatrice*, traduite en ces termes par Claude La Colombière... : Il aime et il n'est point aimé... Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitudes..., je vous offre mon cœur..., je me donne tout entier à vous[68]. » Le Modérateur général de l'Apostolat de la Prière exprimait ici l'essentiel de l'*Offrande* de Claude, ce qui en fait la source et le modèle de cette « spiritualité de *consécration* et de *réparation* » (*JP* 3) dont, le 13 avril 1985, le pape avait confirmé à la Compagnie, au nom de son quatrième vœu (*JP* 4), qu'elle découlait de la mission de l'Apostolat de la Prière reformulée de la façon suivante : « diffuser et maintenir vif chez tous les fidèles *l'esprit de la Rédemption*, ce feu sacré qui doit enflammer les cœurs des chrétiens » (*JP* 3). Ce feu habitait le jésuite de Londres qui, après sa rencontre avec Marguerite-Marie, consacre en *réparation* au Cœur de Jésus son « cœur avec tous les mouvements dont il est capable » (*R* 151). Et puisque Jean-Paul II a rappelé à toute la Compagnie[69] et à l'Apostolat de la Prière en particulier (*JP* 4) que nous avions à renouveler la pastorale des *Premiers vendredis*, il est bon de réaliser comment « la dévotion » (*R* 134) que le Bienheureux inspirait soit de vive voix à Londres[70], soit par lettre en France était très spécifiquement celle d'une communion réparatrice « le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement »[71]. La forme de spiritualité du Cœur de Jésus que, le 2 juillet 1688, Marie en personne confiera à la Compagnie de Jésus, personnifiée dans la céleste vision par le défunt « Père de la Colombière », aura d'ailleurs pour fin principale de rendre amour pour amour à l'Amour rédempteur *en tant qu'il est méprisé* : les premiers exégètes jésuites de Paray-le-Monial seront unanimes sur ce point[72]. Quelles qu'en soient les dif-

67. Concept augustinien ; le français nécessite une périphrase comme « réponse d'amour », « retour d'amour ».
68. Dans *PS* (n° spécial) *Une mission agréable*, p. 18.
69. JEAN-PAUL II, *Lettre au P. Kolvenbach* (5.10.1986), *ibid.*, p. 59, et dans *ARSI* 19 (1986) 424.
70. C'est du moins ce qu'on peut déduire du fait que *R* 134 renvoie directement à *R* 135.
71. *L* 5, 19, 45, 81, 89.
72. P.ex. Croiset, Froment, Galliffet, Bouzonié ; cf. E. GLOTIN, *Sainte Marguerite-Marie et les jésuites* (à paraître dans les *Actes du Congrès Sainte Marguerite-Marie*, Paris, Éd. du Chalet).

ficultés, la tâche actuelle consiste donc à « réinculturer » au bénéfice de l'Église entière cette forme spécifique de charisme.

La troisième raison se prend de la fin de la vie du Bienheureux. Des sept années passées sous le régime de son vœu héroïque, quatre sont des années de maladie, dont trois de maladie grave. L'hiver 1677 avait été particulièrement rude à Londres[73]; l'année suivante, le *smog*, l'insidieux brouillard londonien (*L* 36), aura raison de l'hôte du palais Saint-James, qui refusait systématiquement « qu'on lui allumât un feu »[74]. À l'approche du Carême[75], Dieu touche l'orateur au point vif : « Je me sens un peu incommodé de la poitrine, qui est un endroit par où je me croyais imprenable » (*L* 36). Une première hémoptysie a lieu la veille de l'Assomption (*L* 40)[76], suivie d'autres[77], et il connaît les premiers désarrois du malade qui se culpabilise : « Je me suis mis par ma faute en l'état où je suis[78]. » Après les « trois semaines » (*L* 12) passées dans l'insalubre prison de King's Bench, c'est un grand malade qui rentre en France. Sa correspondance, jamais dolente mais toujours franche au sujet de sa maladie, nous a conservé les fluctuations de son moral, parfois plein d'espoir de guérir[79], mais le plus souvent doucement résigné à la volonté de Dieu. À son arrivée à Paris, le poitrinaire conservait encore l'illusion de pouvoir reprendre une activité apostolique, à l'exception peut-être de la prédication, mais les médecins de Lyon lui ordonnent le silence et c'est alors qu'il ouvre les yeux sur sa vocation de malade :

---

73. *G* 382-383.
74. La Pesse ; *OC* I, XXV.
75. *L* 32. Déjà à l'automne, il avait dû sentir quelque vague atteinte du mal (*L* 123).
76. C'est-à-dire le 24 août, en fin d'été, selon le calendrier grégorien.
77. *L* 41 ; elles se renouvelleront évidemment en prison (*L* 42), ce qui amènera ses juges à lui accorder dix jours de semi-liberté à Saint-James avant le bannissement (*L* 12 ; cf. *G* 576).
78. *L* 41 ; le saint ajoute : « Je prie Dieu qu'il me punisse et qu'il me pardonne. »
79. P.ex. à l'automne 1679 (*L* 41 ; cf. *G* 626). C'est dans ce même moment, semble-t-il, qu'il confie à la Mère de Saumaise ce qu'il redouterait le plus d'une guérison : « Vous avez fait tant de prières pour le retour de ma santé que je crois que Dieu vous aura enfin exaucée. Je me trouve mieux que je n'ai encore été depuis mon retour d'Angleterre ; mais vous n'avez encore rien fait, si je ne reviens dans l'état où j'étais auparavant. Il faudra bien prier encore plus, pour m'obtenir la grâce de vivre comme vous savez que je dois le faire. J'aurais besoin de secours bien particuliers pour me comporter de telle sorte, étant en santé, que je n'aie pas sujet de me repentir d'être guéri. Cependant, *si je savais qu'à l'avenir il dût y avoir en moi un seul atome qui vécût pour le monde et non purement pour Dieu, j'aimerais mille fois mieux être mort.* Voyez sur cela ce que vous devez faire ; car je m'en prendrais à vous, en partie, s'il arrivait que mon rétablissement me fût préjudiciable » (*L* 47).

> Notre Seigneur m'enseigne, depuis quelques jours, à lui faire un sacrifice encore plus grand, qui est d'*être résolu à ne rien faire du tout*, si c'est sa volonté, à mourir au premier jour, et éteindre par la mort le zèle et les grands désirs que j'ai de travailler à la sanctification des âmes, ou bien de traîner en silence une vie infirme et languissante, n'étant plus qu'une charge inutile dans toutes les maisons où je me trouverai (*L* 43).

En janvier 1682, à peine quelques semaines avant qu'il ne fasse, à Paray-le-Monial, ce sacrifice de sa vie, que Marguerite-Marie lui demanda au nom du Seigneur (*VO* 1, 499), celle-ci écrivait : « Je l'ai vu deux fois, il a bien de la peine à parler ; ce que peut-être Dieu fait ainsi, pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son cœur » (*VO* 2, 254, n.1). Quant à La Pesse, il affirme : « Ceux qui ont demeuré avec lui et qui ont appris, depuis sa mort, ce qu'il avait voué, portent aussi témoignage qu'ils ne l'ont jamais vu se démentir de sa promesse dans la moindre chose » (*OC* I, p.XXI).

Dans son discours de 1985, le Pape Jean-Paul II invitait l'Apostolat de la Prière à une « attention spéciale... aux *malades* qui, par leur disponibilité à s'unir à la passion du Christ, sont des éléments importants et privilégiés de l'Association » (*JP* 4), ajoutant le souhait que « tous vos adhérents soient conscients de la valeur sanctifiante et apostolique... de leurs *souffrances*, par lesquelles ils sont appelés à compléter dans leur chair ce qui manque aux épreuves du Christ » (*JP* 5). En ce sens, il convient de mettre dans leur juste relief, quand on traite de la vie du saint, ces quatre années où il fut consommé en sainteté par la passivité de sa muette offrande[80].

---

80. Plusieurs confidences attestent la profondeur de cette purification dont il reconnaît, avec sa lucidité habituelle, la nécessité pour obtenir la grâce demandée dans la retraite de 1677. C'est ainsi qu'il écrit à Marguerite-Marie : « Je ne travaille qu'à recouvrer ma santé comme on me l'a ordonné ; mais, sous ce prétexte, je commets bien des lâchetés. Je vieillis et je suis infiniment éloigné de la perfection de mon état ; je ne puis parvenir à cet oubli de moi-même, ce qui me doit donner entrée dans le Cœur de Jésus-Christ, d'où je suis par conséquent bien éloigné. Ce serait pour moi une grande douceur, si je pouvais enfin, après tant de temps passé dans la religion, découvrir par quel moyen je pourrai acquérir un entier oubli de moi-même. » Et il ajoute aussitôt, ce qui sonne comme le dernier mot sur le sens de son épreuve : « Remerciez-le, s'il vous plaît, de l'état où il m'a mis. La maladie était pour moi une chose absolument nécessaire ; sans cela, je ne sais ce que je serais devenu ; je suis persuadé que c'est une des plus grandes miséricordes que Dieu ait exercées sur moi. Si j'en avais bien profité, elle m'aurait sanctifié » (*L* 50). Dans les tout derniers jours — du moins si nous en croyons Charrier (*OC* VI, 405, n. 1) —, consumé dans le feu de ces passivités, il conclura : « Depuis que je suis malade, je n'ai appris autre chose si ce n'est que nous tenons à nous-même par bien des petits liens imperceptibles ; que, si Dieu n'y met la main, nous ne les rompons jamais ; nous ne les connaissons même pas ; qu'il n'appartient qu'à lui de nous sanctifier ;

Ne pouvant à l'époque qu'insinuer discrètement la part qu'avait prise Claude La Colombière au «grand dessein» (VO 2, 555) de Paray-le-Monial, La Pesse concluait son portrait du «serviteur de Dieu» par cette conjecture prophétique: «Un jour peut-être la vie de cet illustre mort lui donnera un rang considérable dans l'histoire des Jésuites et ce n'en sera pas l'endroit le moins éclatant» (OC I, p.VI). Le canonisant isolément ce 31 mai, le Pape Jean-Paul II semblait ratifier ce jugement, lorsqu'il déclarait que les «trois siècles passés nous permettent de mesurer l'importance du message confié à Claude La Colombière»: «Pour l'évangélisation d'aujourd'hui, il faut que le Cœur du Christ soit reconnu comme le cœur de l'Église[81]. »

À l'usage du lecteur, nous sera-t-il permis de gloser le discours magistériel par une courte réflexion hagiographique de conclusion ? Je m'y essaierai dans deux directions convergentes, qui me sont suggérées l'une par l'année tardive de la canonisation, l'autre par un ultime effort personnel pour ressaisir ce qui caractérise le noyau de l'expérience de Claude La Colombière.

La canonisation de Claude intervient largement plus d'un siècle après l'universalisation de la fête du Sacré-Cœur (1856) et largement plus d'un demi-siècle après la canonisation, déjà ressentie comme tardive, de sainte Marguerite-Marie (1920). À y réfléchir à la lumière de la vision des « trois cœurs » évoquée plus haut, cet ordre des choses suffit, en quelque sorte, à nous livrer l'interprétation providentielle de la mission effacée du jésuite. Toutes proportions gardées, celui-ci se trouve établi, à l'égard du mystère du Cœur de Jésus et du rôle unique de Marguerite-Marie, dans le même type de *paternité* silencieuse[82] que Joseph de Nazareth le fut à l'égard du mystère du Verbe Incarné et de sa Mère : en référence aux textes eucharistiques de sa fête (15 février), on aurait envie de dire qu'il fut lui aussi, durant sa brève course d'ici-bas[83], humblement « dépositaire du mystère 'caché depuis les siècles en Dieu' (*Ep 3*, 9) »[84]. Le développement his-

---

que ce n'est pas une petite affaire de désirer sincèrement que Dieu fasse tout ce qu'il faut pour cela, car, pour nous, nous n'avons ni assez de lumière, ni assez de force pour cela » (*L* 49).

81. *Homélie* de la canonisation, § 6 et 7, dans *DC* 89 (1992) 619-620.

82. En ce sens, c'est à Jean Eudes qu'il semble équitable de laisser le titre de principal « Docteur du Cœur de Jésus », que devait d'ailleurs lui décerner Pie X.

83. L'exploitation théologique de l'événement de Paray se fera postérieurement à la mort de Claude ; elle sera l'œuvre d'abord de Jean Croiset, qui publie dès 1689, et de François Froment, qui le fait seulement en 1699, puis surtout, en 1726, de Joseph de Galliffet, qui durant sa philosophie à Lyon avait été l'un des dirigés du saint ; cf. E. GLOTIN, *Sainte Marguerite-Marie...*, cité n. 72.

84. JEAN-PAUL II, Exhortation *Redemptoris custos*, 10, dans *DC* 86 (1989) 987.

torique de l'herméneutique du Cœur de Jésus dévolue à la Compagnie de Jésus se trouvera spirituellement marqué par cette paternité originelle : ainsi, par exemple, en Espagne Bernard de Hoyos (1711-1735) et en France Pierre de Clorivière (1735-1820) seront foncièrement des disciples de La Colombière[85].

D'autre part, la lucide perfection d'exécution qui marque le style du nouveau saint invite à ressaisir le plus original de son expérience spirituelle à la lumière des deux pôles entre lesquels elle se développe pour l'essentiel : son vœu de 1674 et sa consécration de 1677. Bien que ce vœu fidèlement pratiqué l'ait établi d'emblée dans la perfection de sa vocation religieuse, il n'était qu'une disposition à recevoir la sainteté plus éminente qu'il allait obtenir, en parfait jésuite qu'il était, du Cœur même de Jésus : « Cette dévotion du Sacré-Cœur, témoignera Marguerite-Marie postérieurement à sa vision de 1688, ... l'a plus élevé en la gloire que tout ce qu'il avait pu faire au reste pendant tout le cours de sa vie » (*VO* 2, 555). Or nous ne pouvons mieux juger de cette dévotion personnelle du saint qu'au travers de l'*Offrande au Cœur Sacré de Jésus-Christ*, qui ouvre pour ainsi dire, dès 1677, l'ère des grandes purifications passives, qui vont le conduire cinq ans plus tard au sacrifice de sa vie. Cette consécration réparatrice se définit comme un *don total*[86] à celui qu'il appelle, en disciple de François de Sales (*R* 149), le « très aimable Cœur de mon aimable Jésus » et se caractérise par deux actes : une *offrande* et une *protestation*. « Je vous offre », écrit-il, « mon cœur avec tous les mouvements dont il est capable... et... je proteste très sincèrement... que je désire m'oublier moi-même » (*R* 151). Dorénavant, l'itinéraire spirituel du saint va se mesurer au progrès vers ce *parfait* oubli de soi-même qui fait l'objet de la célèbre prière finale (*R* 152). Celle-ci résume à merveille le tour nouveau qu'a pris sa vocation de jésuite depuis sa rencontre avec sainte Marguerite-Marie : le désir ignatien de donner à Dieu une gloire plus grande en se sanctifiant soi-même dans la vue principale de sanctifier des âmes (cf. *R* 123) se consomme en un désir de rendre, en se faisant saint par le parfait oubli de soi-même, qui est la pureté de l'amour, une *gloire* spécifique au « divin Cœur de Jésus-Christ » (*R* 152)[87]. Avant même qu'en 1883 la Compagnie de Jésus

85. Hoyos, qui se réfère à la consécration du saint, Clorivière à sa *Retraite spirituelle*.
86. « Je me donne tout entier à vous » (*R* 151).
87. Cf. *L* 48 : « Pour vous, ma Révérende Mère, soyez à jamais dans le Cœur de Jésus-Christ avec tous ceux qui se sont entièrement oubliés eux-mêmes et qui ne songent plus qu'à aimer et glorifier Celui qui mérite seul tout amour et toute *gloire*. »

accepte le dépôt confié à saint Claude La Colombière, la redéfinition moderne du charisme propre des jésuites[88] trouvera dans cette ligne une nouvelle expression : la Société du Sacré-Cœur de Jésus, fondée pour l'éducation des jeunes filles, voudra elle aussi « glorifier le Sacré Cœur de Jésus en travaillant au salut et à la perfection de ses membres... et en se consacrant... à la sanctification du prochain »[89].

F-71600 Paray-le-Monial Édouard GLOTIN, S.J.
19, rue Pasteur

Sommaire. — Le 31 mai 1992, Claude La Colombière (1641-1682) était canonisé à Saint-Pierre de Rome. Le cas du directeur jésuite de sainte Marguerite-Marie est bien répertorié dans l'histoire de la spiritualité, non seulement en raison de la place privilégiée qu'il occupe dans le développement de la dévotion au Cœur de Jésus, mais aussi pour son vœu héroïque d'observer en perfection les Constitutions et Règles de la Compagnie. La présente étude hagiographique s'attache à dégager « la logique interne de sa biographie », qui anticipe sur celle d'une Thérèse de Lisieux ; elle serre de plus près le sens de quelques textes significatifs et les éclaire par des rapprochements souvent inédits.

88. Cf. K. RAHNER, Préface à P. ARRUPE, *Comme je vous ai aimés*, Namur, MEM, 1956, p. 6 : (Avec la dévotion au Cœur de Jésus), « la Compagnie de Jésus a fait une expérience spirituelle... qui en est venue à se confondre avec son charisme propre. »
89. *Constitutions des Dames du Sacré Cœur*, 1815, § 4.